

Chapitre II

LE QUATORZIÈME SIÈCLE

*Du généralat de frère Pietro de Todi (1314-1344)
à celui de frère Andrea de Faenza (1374-1396)*

Un siècle encore très peu connu. Au lendemain de l'approbation pontificale de l'Ordre. Le difficile généralat de frère Pietro de Todi. Des figures de saints. Les «*Legendae*» ou récits du 14^e siècle. La bulle pontificale «*Regimini universalis ecclesiae*». La peste de 1348. Le Mont Senario au 14^e siècle. De la peste de 1348 à la reprise de l'Ordre sous le généralat de frère Andrea de Faenza. Les couvents de l'Ordre cent ans après la fondation.

Un siècle encore très peu connu

Il n'est ni facile ni simple de présenter l'ensemble de l'Ordre des Servites de Marie au cours du 14^e siècle. Pour la période des origines, nous disposons en effet de l'œuvre volumineuse et bien documentée de F.A. Dal Pino («*I frati Servi di S. Maria*» depuis les origines jusqu'à l'approbation, 1233 env. 1304: en langue italienne); mais pour le 14^e siècle, nous naviguons plutôt dans la brume. À part quelques travaux sur des sujets spécifiques, publiés dans la Revue *Studi storici dell'Ordine dei Servi di Maria*, la seule publication qui montre une vision d'ensemble suffisamment originale est celle des «*Actes*» de la troisième *Semaine d'histoire et de spiritualité*, tenue à Mont Senario entre les 8 et 13 septembre 1980. Ces «*Actes*» ont été publiés par la communauté de Mont Senario, dans la collection *Quaderni di Monte Senario* (Cahiers de Mont Senario); le volume s'intitule: *Les Servites du 14^e siècle. Bribes d'histoire et documents de spiritualité*.

L'étude de cette époque du 14^e siècle se heurte à une principale difficulté due au fait qu'une très grande partie de la documentation des archives est irrémédiablement perdue ou bien reste encore à découvrir et à explorer. Il nous manque les registres des prieurs généraux, les registres des couvents (sauf quelques exceptions); de plus les documents pontificaux contemporains qui concernent l'Ordre n'ont pas encore été rassemblés et publiés dans un «ensemble» (*Bullarium*).

À ces raisons, on peut en ajouter une autre. Le 14^e siècle est une période en soi difficile pour toute l'histoire de l'Église. Il suffit de penser au transfert du siège de la papauté à Avignon, France, en 1305 / donc aux difficultés de rapports avec la curie pontificale / et au traumatisme que ce schisme représenta pour l'Occident chrétien, avec la présence de deux papes qui revendiquaient, en même temps, une légitimité et une autorité propres sur tous les chrétiens (deux papes, et même trois à un certain moment au début du 15^e siècle). Les Servites de Marie souffrirent profondément eux aussi de cette situation.

Au lendemain de l'approbation pontificale de l'Ordre

Comme on l'a vu, l'Ordre des Servites de Marie avait obtenu son approbation définitive de la part du Saint-Siège en 1304. Cette année-là était prieur général de l'Ordre frère Andrea Balducci de Sansepolcro, élu quatre ans plus tôt, encore du vivant de son prédécesseur, frère Lotarigo de Florence qui, semble-t-il, conservait encore une certaine autorité. Une fois décédé ce dernier, probablement en 1304, fra Balducci fut réélu l'année suivante lors d'un Chapitre général, mais non sans quelques contestations à l'intérieur de l'Ordre; ce qui retarda la confirmation de son élection. En un certain sens, ce fut le prélude d'une situation qui ira encore s'aggravant sous le généralat de Pietro de Todi.

Au début du 14^e siècle, comme on l'a rappelé, les Servites de Marie présents en Italie étaient

répartis dans quatre provinces (la Toscane, le Patrimoine, la Romagne et la Lombardie); et ceux d'Allemagne dans une province. L'Ordre comptait alors 31 couvents; le nombre des frères n'était pas inférieur à 250.

En 1304 vivait encore l'un des Fondateurs: Alexis Falconieri. Il aurait vécu jusqu'en 1310.

Le prieur général frère Andrea Balducci de Sansepolcro demeura en fonction jusqu'en 1314, alors qu'il mourut à Viterbe, douze jours seulement avant la célébration du Chapitre général régulier. Un nouveau Chapitre général fut alors convoqué pour l'octave de l'Assomption au couvent de Rimini nouvellement fondé. Frère Pietro de Todi fut élu général de l'Ordre. Il n'est pas possible – comme quelqu'un l'a écrit – que Pietro de Todi ait été nommé par le pape. En effet Clément V était mort en France le jour suivant le décès du prieur général Balducci; alors que son successeur, Jean XXII, ne sera élu qu'en août 1316. Entre-temps, frère Pietro de Todi agissait déjà comme prieur général, comme on peut le constater par exemple dans une documentation concernant la fondation du couvent de Venise.

Le difficile généralat de frère Pietro de Todi

Le long généralat de frère Pietro de Todi (1314-1344) – le plus long jamais enregistré dans l'Ordre jusqu'à aujourd'hui, après celui de Niccolò de Pérouse (1427-1461) – marqua un moment important pour la vie des Servites de Marie. On doit rappeler que c'est à Pietro de Todi qu'est attribuée la rédaction définitive de la *Legenda de origine*, c'est-à-dire, le plus important récit parvenu jusqu'à nous sur l'origine de l'Ordre.

Pietro de Todi était né à Todi d'une famille appelée Lotto, Lotti ou Dei Lotti, probablement vers les années 1270-1280. Il était entré dans l'Ordre en 1295. Cette date paraît être hors de tout doute si c'est à lui qu'on attribue la *Legenda de origine*.

Pietro de Todi vécut ses premières années dans l'Ordre sous le généralat de Lotaringo de Florence. En 1306, il est prieur provincial de la Romagne; en 1307, il est prieur provincial de la Lombardie.

Il fut élu prieur général le 22 août 1314, lors du Chapitre tenu à Rimini.

Quand on analyse les *Constitutiones nova*, c'est-à-dire, cette partie qui comprend les dispositions promulguées par les Chapitres généraux célébrés durant tout son généralat, on conclut nécessairement que Pietro de Todi se fit promoteur de l'observance régulière et du culte de nos saints. Bien plus, c'est justement grâce à une de ses initiatives qu'il mit pour ainsi dire en marche l'hagiographie servite.

En effet, c'est en 1317 que Pietro de Todi conclut la translation des restes mortels de saint Philippe Benizi. Non pas tellement une translation d'un endroit à un autre, mais l'élévation ou la glorification du saint, dont les dépouilles mortelles furent déterrées, puis déposées sous l'autel le plus prestigieux de l'église des Servites à Todi. Cet événement revêtit une solennité extraordinaire, enregistra une profonde répercussion dans tout l'Ordre et suscita un vif intérêt pour l'hagiographie qui se concrétisa par une foule d'écrits sur saint Philippe Benizi.

Cette présentation consistante de la figure de saint Philippe correspondait sans doute à une stratégie spirituelle précise de la part de frère Pietro de Todi.

Homme très actif et doué d'une forte personnalité, frère Pietro de Todi n'eut pas la vie facile en tant que prieur général de l'Ordre. De son activité, l'expansion de l'Ordre sous son généralat en fait foi: la fondation d'une nouvelle province de l'Ordre, celle de Venise (qui existait sûrement en 1326); de nouvelles fondations de couvents qui s'élèvent à plus de vingt.

Bien qu'à partir de la troisième décennie de son généralat on remarquât quelques signes de tension dans l'Ordre – ainsi, au Chapitre général de Sienne en 1328, frère Pietro de Todi dut se défendre d'une accusation qui lui reprochait de soutenir la politique de Louis de Bavière C, les choses se déroulèrent toutefois avec régularité, comme le démontrent, entre autre, les lettres des cardinaux légats Giovanni Orsini et Bertrando del Poggetto.

Pour frère Pietro de Todi, le drame éclata en 1334 lorsque, sur initiative de certains

supérieurs de l'Ordre en Toscane, dirigée par le couvent de la Santissima Annunziata de Florence, on procéda à une tentative d'excommunication à son endroit. On formulait deux accusations contre le prieur général: l'une, de négliger la discipline et la bonne observance; l'autre, de gouverner de façon partielle et autoritaire.

Le 25 mars 1334, frère Pietro de Todi et son fidèle compagnon, frère Crisostomo de Parme, furent déclarés excommuniés dans la cathédrale de Florence.

Davide M. Montagna OSM reconstruit ainsi cet événement à partir de documents de l'époque (cf. la revue *Studi storici dell'Ordine dei Servi di Maria*, I-II/1980): «L'acte d'excommunication fut rédigé selon toute vraisemblance, non pas à Avignon (où résidait alors le pape), mais à Florence, près la chancellerie d'un légat papal, un certain Ponzio avec qui les frères de l'Annunziata maintenaient de très étroites relations... Le document, préparé durant le carême de 1334, fut divulgué vers le 25 mars (fête populaire du couvent de Florence), car le jour suivant, un messenger officiel de Ponzio lui-même, un certain Taddeo, reçut des frères une compensation pour avoir apporté ce document aux alentours de Florence... Il fut publié à Florence dans la maison épiscopale et dans l'église de s. Reparata (donc, à la cathédrale). Les dossiers... furent ensuite expédiés à la curie papale où se trouvaient, comme agents des frères de Florence, les deux religieux Clemente de Florence (+ 1343) et Francesco de Borgo Sansepolcro, pour qui le couvent avait obtenu des prêts en argent sonnans de la part d'amis influents, de frères et de banques... L'avis d'excommunication fut envoyé à l'évêque de Pistoie et à celui de Pérouse, toujours au début du printemps, en mars ou avril. À Pérouse, ce fut frère Grimaldo qui y alla avec un compagnon: il était, semble-t-il, un représentant de premier plan sur toute la «question». Les répercussions de cette excommunication durent être plutôt minimales sur l'ensemble de l'Ordre, puisque les intéressés, entre-temps, firent appel à la curie papale, tout en acceptant de rédiger en présence de l'évêque de Florence un «compromis» avec les frères de l'Annunziata...». C'est frère Pietro de Todi qui convoqua le Chapitre général pour le 1er octobre à Faenza. La cause resta pendante. Le pape Jean XXII mourut le 4 décembre 1334. Cette cause ne fit aucun progrès durant tout le pontificat de Benoît XII (1334-1342). La lettre pontificale du 31 décembre 1341, qui rappelait les accusations portées contre frère Pietro de Todi et déposait les quatre vicaires qu'il avait nommés, n'a substantiellement rien changé à la situation. Pietro de Todi mourut probablement à Avignon en 1344. La solennité avec laquelle les chroniques du couvent de Venise annoncent sa mort confirme que frère Pietro de Todi était encore prieur général de l'Ordre.

On considère comme faible et dépourvue de toute preuve sérieuse cette source traditionnelle qui parle d'une sorte d'exil du prieur frère Pietro de Todi au couvent de sant'Ansano, dans les Apennins bolognais.

L'ombre de cette excommunication continuera de peser sur Pietro de Todi au cours de l'histoire servite, même si les études les plus récentes tendent pleinement à réhabiliter le personnage et l'œuvre de ce prieur général sous la direction de qui l'Ordre connut une grande croissance non seulement en terme d'augmentation du nombre des couvents, mais également en faveur d'une reprise de la vie religieuse.

En effet, dans une étude publiée en 1964, le regretté frère Raffaello M. Tauci, OSM (+ 1971) émettait l'hypothèse qu'il y avait eu, au début de la tentative d'excommunication à l'endroit de frère Pietro de Todi, des motivations d'ordre politique et des intérêts particuliers. D'autre part, cette double accusation à l'endroit de frère Pietro de Todi, reprise trois siècles plus tard même par l'annaliste de l'Ordre frère Arcangelo Gianni, apparaît contradictoire. En effet, les mérites reconnus à ce prieur général – au moins pour la première moitié de son généralat – par ces mêmes dénigreur sur ses fautes ultérieures, semblent coïncider avec les raisons qui furent à l'origine de l'opposition menée contre lui. On l'accusait d'autoritarisme et d'avoir favorisé la décadence de l'observance régulière. En fait, cet esprit de compréhension, qui s'avère nécessaire chaque fois qu'on tente de refaire l'unité à l'intérieur d'une institution, peut sembler autoritarisme aux uns et faiblesse aux autres, selon une façon de juger qui est largement établie même dans l'histoire de l'Église.

Des figures de saints

Le peu d'espace ne nous permet pas de rappeler tous les Servites de Marie qui, au cours de la première moitié du 14^e siècle, se distinguèrent par la sainteté de leur vie. En plus d'Alexis Falconieri, le dernier des Sept Fondateurs décédé en 1310, il convient de mentionner les bienheureux Joachim et François, tous deux de Sienne, saint Pérégrin Laziosi et sainte Julienne Falconieri. Des autres, on en fera mention à la fin de ce chapitre:

Dates à retenir

Joachim et François moururent respectivement en 1305 et en 1328, tous deux à Sienne. Pérégrin mourut à Forlì en 1345 et Julienne Falconieri en 1341. Pérégrin fut canonisé en 1726, et Julienne en 1737.

Sur Joachim et François, on conserve deux récits (alors appelés *legendae*, c'est-à-dire, «écrits à lire») qui racontent leurs vertus avec discrétion et fraîcheur. On parlera plus loin de ces *legendae*.

De Pérégrin de Forlì, on sait qu'il dut indirectement sa vocation à saint Philippe Benizi. En effet, au moment où la ville de Forlì se trouvait sous le coup de l'interdiction papale (1282-1283), Philippe y était aussi dans le but de réconcilier les citoyens de la ville avec le pape. Mais, hors de la ville, Philippe fut frappé par un groupe d'hommes bruyants; parmi eux se trouvait Pérégrin Laziosi qu'une tradition tardive (17^e siècle) décrit comme le fils de Berengario et de Flora Degli Aspini. La prière de Philippe Benizi pour ses persécuteurs obtint la conversion du jeune Pérégrin qui demanda pardon au saint; puis, quelques années plus tard, il entra dans l'Ordre, y faisant son noviciat à Sienne, une communauté exemplaire par la présence de religieux de grande vertu. C'est là, en effet, que Pérégrin Laziosi connut les bienheureux Joachim et François.

De Sienne, Pérégrin retourna au couvent de sa ville natale. Il y vécut comme frère non-prêtre. Durant les dernières années de sa vie – il mourut à 80 ans – il souffrit d'une plaie très douloureuse à la jambe droite, mais il fut miraculeusement guéri la veille même d'une intervention chirurgicale qu'on avait décidé de pratiquer. Les restes mortels de saint Pérégrin sont vénérés dans la basilique mineure qui lui est dédiée à Forlì. Les récents travaux de restauration ont fait de ce couvent et de cette église un des endroits de vénérée mémoire pour les Servites. En 1880, Léon XIII déclara saint Pérégrin co-patron principal de la ville et du diocèse de Forlì.

Actuellement, dans de nombreuses parties du monde, on invoque saint Pérégrin comme patron des victimes du cancer.

Sainte Julienne Falconieri, de son côté, est la première et plus importante figure féminine religieuse que nous rencontrons dans la famille des Servites de Marie. Béatifiée en 1678, elle fut canonisée en 1737.

La tradition hagiographique, comme écrit Emilio Bedont OSM, donne les dates suivantes à son sujet. À l'âge de 15 ans, elle fait son oblation dans les mains de saint Philippe; de lui, elle reçoit l'habit des Servites (elle serait donc née avant 1270). Elle vécut son oblation chez elle jusqu'au moment où, après la mort de ses parents, elle réunit autour d'elle d'autres compagnes pour fonder une communauté de vierges. Cet idéal se réalisa le 3 juillet 1332. Sa mort serait survenue le 19 juin 1341: plusieurs miracles se produisirent autour de sa tombe dans l'église de la Santissima Annunziata de Florence. D'après le prédicateur et historien des Servites du 15^e siècle, frère Paolo Attavanti, sainte Julienne fut l'illustre initiatrice des sœurs et des cloîtrées Servites de Marie. La mémoire de sa sainteté est rattachée à une dévotion spéciale envers la sainte Eucharistie.

Les «Legendae» ou récits du 14^e siècle

Nous ouvrons ici une brève parenthèse pour rappeler l'ensemble des *Legendae*, à caractère surtout spirituel, rédigées ou réécrites au cours de cette époque. Ces récits proposent des modèles de

sainteté qui répondent à la configuration définitive qu'assuma l'Ordre au cours des dernières décennies du 13^e siècle et au début du 14^e siècle. F.A. Dal Pino précise ceci:

«Dans la *Legenda de origine Ordinis*, un auteur anonyme, qu'on peut probablement identifier comme étant Pietro de Todi, propose vers 1318 une nouvelle narration des origines de l'Ordre et de ses premiers développements. Il le fait en reprenant les éléments de la première rédaction d'un écrit rédigé peut-être avant 1274 selon un style hagiographique. Ici, l'itinéraire de la vie contemplative et pauvre des premiers Pères est encadré d'un projet plus vaste à fond marial, dominé par la figure exemplaire de saint Philippe Benizi dont on avait fait solennellement la translation de ses restes mortels en 1317... On possède deux *Legendae* de cette première moitié du 14^e siècle; elles sont dédiées spécifiquement à saint Philippe. On peut affirmer que l'une d'elles est d'origine florentine, provenant clairement de la *Legenda de origine...*, l'autre est de l'Ombrie, appelée «pérousienne», à caractère plus épisodique. La première est la plus autorisée».

«Il y a deux autres récits hagiographiques... concernant deux bienheureux de Sienne: il s'agit de la *Vita ac legenda* du bienheureux Joachim de Sienne (1258-1305 env.), écrite entre les années 1325-1335 par un frère qui vécut avec le bienheureux; l'autre est la *Legenda* du bienheureux François de Sienne (1266-1328), écrite autour de 1350 ou peu après par Cristoforo de Parme, confident du bienheureux et secrétaire de frère Pietro de Todi.»

Pour vous aider à comprendre le style particulier de la sainteté des Servites, nous vous suggérons un écrit de frère Aristide M. Serra OSM, inséré dans le volume *Il cammino dei Servi di Maria*, publié en 1983 sous la direction de Luigi M. De Candido OSM.

La bulle pontificale «Regimini universalis ecclesiae»

Au sujet de sa législation et de son organisation, l'Ordre des Servites de Marie avait graduellement intégré les *Constitutiones antiquae* à cause de décrets nouveaux et ultérieurs qu'on a pris coutume d'appeler les *Constitutiones novae*. De vraies et propres Constitutions, l'Ordre en aura seulement à partir du Concile de Trente. Jusqu'à cette époque, il vivra donc sous le régime des *Constitutiones antiquae* modifiées ensuite en *Constitutiones novae*.

Une certaine nouveauté dans la législation, touchant toutefois seulement son organisation, se trouve représentée dans une bulle de Clément VI, *Regimini universalis ecclesiae*, du 23 mars 1346, connue elle aussi comme *Constitutiones novae* à cause de ses nombreuses innovations.

Ce document dut être devenu nécessaire en raison des controverses suscitées dans l'Ordre pendant le généralat de Pietro de Todi. En fait, ces dispositions répondaient aussi à la politique de Benoît XII et de Clément VI sur la réforme des Ordres religieux. En 1346, lors de la promulgation de la bulle, c'est frère Matteo de Città della Pieve qui était prieur général de l'Ordre.

Les dispositions concernant les Chapitres généraux et provinciaux sont assez intéressantes.

D'abord, on établit que les Chapitres généraux ne seront plus célébrés chaque année, mais chaque trois ans. Le prieur général – qui jusqu'alors demeurerait en fonction pratiquement toute la vie – devra se démettre spontanément à l'occasion du Chapitre général; de toute façon, s'il ne le fait pas, il déchoit quand même de sa fonction. Il peut toutefois être réélu. On n'aura plus besoin d'une lettre de la part du Saint-Siège pour confirmer cette élection.

D'autres dispositions concernent les Chapitres provinciaux, qui devront être célébrés annuellement. Les prieurs provinciaux ne pourront pas demeurer en fonction dans la même province pour plus de trois ans.

La bulle pontificale établit également que les couvents qui ont au moins 12 frères pourront élire leur prieur conventuel; une élection que devra ensuite confirmer le prieur provincial.

Ces dispositions sur les Chapitres généraux resteront en vigueur jusqu'en 1619, alors que la célébration des Chapitres généraux sera portée non plus à tous les trois ans, mais à tous les six ans.

Bien que faisant partie d'un projet de réforme plus général, le document pontifical était devenu pratiquement inévitable à cause des incertitudes et des contrastes juridiques et administratifs des dernières années du généralat de Pietro de Todi.

Son successeur à la direction de l'Ordre, frère Matteo de Città della Pieve, nommé directement par Clément VI, mourut quatre ans plus tard durant la peste de 1348: un fléau qui bouleversa toute l'Europe géographique et politique, mais aussi qui frappa durement l'Ordre.

La peste de 1348

La peste noire ou bubonique, appelée aussi la «grande peste», décrite si magistralement par Boccaccio dans le *Decameron* l'Europe entre 1347 et 1350. Elle fut désastreuse en 1348: 100,000 morts à Venise, 60,000 à Naples et 40,000 à Gênes. À Florence, le chef-lieu de la Toscane, on rapporte que «en peu de mois, la population de la ville passa de 80,000-85,000 à 45,000-40,000 habitants» (C.M. Cipolla, *Il fiorino e il quattrino*). Un peu plus tard, la peste frappa la France et le reste de l'Europe (2,000 morts à Avignon).

Rome, orpheline du pape et privée temporairement du gouvernement illusoire de Cola di Renzo, l'année 1348 fut le théâtre du pillage de Werner de Urslingen; puis en 1349 les tremblements de terre des 9 et 10 septembre entraînaient des ruines considérables.

Pour mieux évaluer les effets de la peste de 1348 dans l'Ordre, il est opportun de dresser un tableau de la situation servite à la veille de ce fléau.

Au cours de la période comprise entre 1304 et le début de la peste, l'Ordre avait doublé ses effectifs.

Voyons d'abord les fondations en Italie. Durant les dix dernières années du généralat de frère Andrea Balducci de Sansepolcro (+ 1314), cinq nouveaux couvents viennent s'ajouter; ils sont tous situés dans l'Émilie et la Romagne: Parme et san Giuseppe de Bologne (1306), Rimini, Faenza e Reggio Emilia (1313). Durant les trente ans du généralat de Pietro de Todi (1314-1344), une vingtaine de couvents sont fondés en Italie. Le premier fut à Venise en 1316, assez symbolique pour le développement que prendra l'Ordre durant cette période, surtout vers le nord (spécialement en Vénétie) et dans des zones où jusqu'alors il était absent. Puis suivent les couvents de S.Margherita de Barbiano, près de Bologne (1318), de Vicence (vers 1321), de Modène (en 1322, mais tout de suite fermé), de Monteriggioni dans la région de Sienne (un peu avant 1323), de Vérone (1324), d'Imola (avant 1325), de Piacenza (1325?), de Gênes – le premier et unique couvent alors en Ligurie – (1327), de Casole d'Elsa dans la province de Sienne (1327 env), de s.Eusterio à Rome (1331). Jusqu'à cette date l'Ordre n'était pas encore allé plus au sud de Viterbe. Nous trouvons enfin Fabriano, dans les Marches (avant 1335), Prato (1336), Ferrara (1339), s. Maria, puis s.Giacomo, à la Giudecca à Venise (1343), Scrofiano dans la région de Sienne (1344?). Parmi les nombreux couvents qui remontent à la première moitié du 14^e siècle, même en nous basant sur de vieilles listes souvent peu crédibles, il reste que quelques-uns semblent vraiment avoir été fondés durant cette période: ainsi un premier couvent à Pise (avant 1317) et un autre à Massa (avant 1326); à ceux-ci, l'on pourrait aussi ajouter les couvents de durée assez éphémère d'Isola d'Istria et de Chioggia (remontant à la décennie qui suivit la fondation du couvent de Venise).

Durant le court généralat de frère Matteo de Città della Pieve (1344-1348), on signale la fondation des couvents de Trévise (1346) et de Gubbio (avant 1348): l'unique couvent en Ombrie en l'espace de presque un siècle.

En Allemagne, en l'espace d'un peu plus de quarante ans, on voit surgir sept autres nouveaux couvents, mais ici les recherches s'avèrent encore plus difficiles pour diverses raisons. Ce sont: Bernburg, en Saxe (avant 1308); Erfurt, l'unique couvent dans une grande ville à cette époque (1309); Radebeul (avant 1318) et Grossenhain (1318), tous deux au nord de Dresde, encore en Saxe; Altlandsberg, dans la Marche de Brandebourg, un peu à l'est de Berlin (1335); Schornsheim, en Rhénanie (avant 1339); Mariengart, près de Vacha, où il y aura un autre couvent bientôt, entre la Rhénanie et Thuringe dans l'ancienne principauté de Fulda (1339 ou un peu avant) – le seul couvent dont on possède une étude récente bien documentée.

Il y a donc trente-quatre nouveaux couvents (même si l'on peut avoir quelque doute sur leur nombre exact) qui viennent se joindre au trente couvents d'avant 1304. À ces fondations, on

pourrait aussi ajouter un couvent ou, tout au moins, une «maison générale pour les études» mise au service des étudiants servites qui fréquentent l'université de Paris.

En plus des cinq provinces existantes, on en constitua une nouvelle: celle de Venise (au moins à partir de 1326), qui aurait compté huit couvents à la veille de la grande peste.

Nous pouvons aussi supposer que les Servites de Marie avaient à cette époque largement dépassé le nombre de 500/600 frères.

Les effets de la grande peste sur le développement de l'Ordre ne semblent pas avoir été immédiats. Tout de suite, nous avons les fondations de Mestre (1349), de Côme (1352), de Pavie (1354): tous en vertu de l'orientation d'expansion vers le nord de l'Italie. Toutefois, au cours des vingt-cinq années qui suivirent, l'Ordre ouvre seulement trois autres couvents (et pas tous nouveaux): Prague en Bohême (1360), Vacha en Allemagne (1368) / un transfert de celui de Mariengart, quoique jamais complètement abandonné / , puis Saint-Marcel à Rome (1369) qui est pratiquement une nouvelle fondation, puisque le couvent précédent de san Eustero n'existait plus. À propos de Saint-Marcel, il faut remarquer que cette fondation a lieu au moment du bref séjour d'Urbain V en Italie, prélude du retour définitif des papes à Rome.

Le fait toutefois que l'expansion de l'Ordre, après la floraison de la première moitié du 14^e siècle, reprenne seulement sous le généralat de frère Andrea de Faenza (1374-1396) confirme que les effets de la grande peste, même s'ils ne furent pas immédiats, furent assez néfastes, puisqu'il fallut presque le temps de toute une génération pour cicatriser les plaies causées par cette si grande calamité.

Le Mont Senario au 14^e siècle

La documentation reste plutôt silencieuse sur le Mont Senario du 14^e siècle; ce qui constitue un problème encore ouvert pour les historiens. On parlera longuement de sa renaissance au début du 15^e siècle. Mais comment expliquer que cet endroit si sacré pour l'Ordre au cours de toute son histoire ne soit pas mentionné dans les registres des prieurs généraux: saint Philippe Benizi et frère Lotaringo de Florence (1285-1300), frère Andrea Balducci (1303-1306), ni dans les «fragments d'un registre» de l'époque de frère Pietro de Todi (1323)? Et / chose encore plus étrange / même les registres du couvent de la Santissima Annunziata n'en soufflent mot, à commencer par celui de 1286-1289 dont on a fait mention en traitant du 13^e siècle. On ne trouve pas non plus de trace de Mont Senario dans les autres registres financiers des recettes et dépenses du couvent des années 1317-1338, actuellement aux Archives d'État de Florence.

Cependant une très récente étude jette un peu de lumière sur cette longue période de silence. Cela vaut donc la peine de rapporter ce peu que nous connaissons actuellement sur Mont Senario au cours de ce 14^e siècle.

Trois legs, faits respectivement en 1303, 1319 et 1321, mentionnent les «ermite» de Mont Senario. En plus, aussi bien la *Legenda de origine* que celle dite *de Pérouse* de saint Philippe / toutes deux écrites au cours du 14^e siècle / parlent amplement de Mont Senario.

Il y a cependant quelques autres témoins littéraires qui compensent pour ce silence causé par le manque de documentation dans l'Ordre. De ce nombre, il y a surtout un passage du *Decameron* de Boccaccio / écrit entre 1349 et 1353 / où (dans *le récit incomplet* de l'introduction à la 4^e Journée) il raconte un savoureux épisode concernant un certain Filippo Balducci qui «s'en alla sur le Mont *Asinaio* (= Senario) et s'y installa dans une petite cellule avec son fils...».

Le mérite de Boccaccio n'est pas seulement d'avoir immortalisé Mont Senario, mais surtout d'avoir été inconsciemment une occasion de montrer l'habit des Servites au 14^e siècle. En effet, une miniature qui illustre un document italien du *Decameron*, datant du 14^e siècle et conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, montre Filippo Balducci et son fils à leur entrée à Florence, revêtus de l'habit servite.

Il y a quelque temps, frère Giuseppe M. Besutti OSM a présenté un autre témoin littéraire. Il s'agit des *Ricordi* de Giovanni de Pagolo Morelli, marchand florentin né en 1371. Parmi les saints

personnages qui ont laissé chez lui un profond souvenir, l'auteur rappelle aussi les «ermites de Mont Asinaio».

Enfin, le *Paradiso degli Alberti*, attribué à Giovanni Gherardi de Prato (1367-1446), rappelle également le saint lieu de Mont Senario et de «ses petits frères».

On peut donc retenir que Mont Senario, probablement tout de suite après la première moitié du 13^e siècle, cessa d'être un couvent régulier comme les autres couvents de l'Ordre. Cependant, il ne fut jamais abandonné, puisque quelques ermites continuèrent d'y vivre. Nous ignorons quels furent les liens de cette communauté d'ermites avec le reste de l'Ordre, d'autant plus qu'il paraît improbable qu'elle ait été une simple dépendance de la communauté de l'Annunziata de Florence.

Le fait que Mont Senario retrouve pleinement son prestige d'antan au début du 15^e siècle peut aussi fournir la preuve qu'une présence de frères là-haut / si décisive dès les origines / ne fut jamais complètement interrompue, même pas au 14^e siècle. En effet, le fait de manquer de documentation sur le sujet ou de disposer seulement de quelques sources fragmentaires ne signifie pas que de tels documents n'existent pas et n'aient jamais existé. On a dit que le 14^e siècle servite en est un encore très peu étudié. Il n'est pas étonnant que ce soit encore Mont Senario qui paye pour ces lacunes.

De la peste de 1348 à la reprise de l'Ordre sous le généralat de frère Andrea de Faenza

À la mort du prieur général frère Matteo de Città della Pieve, survenue en pleine épidémie, Clément VI nomma comme successeur, frère Vitale de Bologne, le 3 décembre 1348; et cela, malgré les dispositions de la bulle *Regimini universalis ecclesiae* / peut-être trop récente pour son application immédiate / .

Frère Vitale de Bologne, après avoir rempli diverses missions au nom du Saint-Siège, fut nommé évêque d'Ascoli vers la fin de 1362. En juillet de l'année suivante, il fut transféré au siège de Chieti. Entre-temps, un Chapitre général régulier triennal avait déjà eu lieu à Gênes, au mois de juin 1362. L'Ordre convoqua alors un autre Chapitre à Florence pour le 1^{er} mai 1363, dans le but d'élire un successeur à frère Vitale. Trop tard! Le 20 février, le pape Urbain V avait déjà nommé prieur général frère Niccolò de Venise, originaire de la plus récente région de l'expansion de l'Ordre. Le Chapitre n'eut d'autre choix que d'accepter cette élection. Après avoir élu les autres officiers ou supérieurs, les capitulaires retournèrent chacun à leur propre couvent.

Frère Niccolò de Venise mourut lui aussi durant son généralat, le 26 août 1370. Il n'a même pas eu le temps de convoquer le Chapitre général (le précédent Chapitre triennal ayant eu lieu à Venise en 1368). Mais pour une autre fois encore, ce fut une intervention du pape qui nomma directement et très tôt frère Matteo de Bologne, en septembre 1370. Le nouveau général vécut peu de mois après sa nomination: il mourut le 2 janvier 1371. On convoqua immédiatement un autre Chapitre pour élire son successeur. Peine perdue et nouvelle risée. Les frères étaient déjà réunis en Chapitre à Faenza, quand ils reçurent la nouvelle que Grégoire XI avait déjà nommé un nouveau prieur général: frère Antonio Manucci de Florence.

Le commentaire des *Constitutiones novae* fut laconique et expressif: «Ainsi fut dissout le Chapitre. Malgré cela, les frères obéirent au dit frère Antonio».

Cet état de chose apparemment inexplicable devait toutefois avoir des raisons. On ne peut exclure, en effet, que certain frère ne couvât des prétentions de pouvoirs et ne tramât dans cette intention.

Il est cependant probable que quelques frères aient commencé à mijoter une revanche. L'élection de frère Andrea de Faenza semble répondre à une prétention du genre, au moins du point de vue du stratagème mis en place.

Appliquant à la lettre les dispositions de la bulle *Regimini universalis ecclesiae*, on convoqua le Chapitre général ordinaire à Pistoie pour 1374, sans attendre l'échéance ou la mort du prieur général. Le prieur général en fonction depuis seulement trois ans était justement frère Antonio Manucci de Florence.

Comme le réfèrent les *Constitutiones novae*, «les définiteurs du Chapitre général déposèrent maître Antonio de Florence de la charge du généralat, sans aucune résistance ou opposition de sa part ou de tout autre frère en sa faveur. On passa au scrutin: frère Andrea de Faenza fut élu prieur général avec le consentement de tous les frères, sans exclusion de personne.

Frère Andrea de Faenza gouverna l'Ordre durant vingt-deux ans (1374-1396). On connaît sa personnalité surtout en raison de son activité artistique particulière. Il était en effet architecte. C'est ainsi que, durant son généralat, il fit construire, restaurer et embellir des églises et des couvents, si bien qu'on a écrit de lui: «Mores et muros ubique refecit» (= il restaura partout mœurs et murs). Comme architecte, il est mieux connu sous le nom d'Andrea Manfredi; les guides touristiques et l'histoire de l'art parlent de lui, notamment au sujet de la Basilique de saint Petronius et de s. Maria dei Servi à Bologne.

Dans son *Manuel d'histoire de l'Ordre des Servites de Marie*, Alessio M. Rossi OSM dit de frère Andrea de Faenza qu'il fut «très fidèle à l'observance religieuse; il favorisa le culte des bienheureux de l'Ordre et, d'une façon spéciale, celui de saint Philippe Benizi. Il ordonna qu'on y recueille tous ses souvenirs pour préparer sa canonisation. On dit aussi qu'il favorisa la propagation de l'Ordre en Espagne». Le sénat de Bologne le déclara citoyen honoraire de la ville. À sa mort, on lui fit des obsèques solennelles et publiques. Il fut enseveli dans l'église des Servites à Bologne, sous une pierre tombale sculptée à son effigie, grandeur naturelle.

Frère Giovanni Saragozza, bolognais, succéda à frère Andrea de Faenza comme prieur général; il demeura en fonction jusqu'à l'aube du 15^e siècle.

Durant le généralat de frère Andrea de Faenza furent fondés de nouveaux couvents en Italie. Cela est dû, croyons-nous, à la lente mais progressive cicatrisation des plaies causées par la grande peste et au retour de la papauté à Rome.

Peu avant 1380 apparaissent les couvents de Pergola dans les Marches, de Verucchio en Romagne et de Castelnuovo Scrivia au Piémont. Vers 1382, les Servites de Marie s'installent à Passignano sur le lac Trasimène. Ensuite sont fondés les couvents de Modène (1382), de Castelfranco Veneto (1390 env.), de Mantoue (1392) et de Padoue (1393). Le couvent de Racconigi remonte à l'an 1399; celui de Galliate au Piémont à l'an 1402. Par contre, en Allemagne, il ne semble pas qu'il y ait eu quelque nouvelle fondation durant la seconde moitié du 14^e siècle.

L'accent mis sur les «études» méritent une mention spéciale. Jusqu'au schisme de l'Occident, il semble que la préférence de l'Ordre fut pour l'université de Paris. Il est facile de dresser la liste des frères qui y étudièrent et les normes, même de vie pratique, émanées à leur endroit par les Chapitres généraux.

Plus tard, surtout dans les grandes villes d'Italie, on constitua des couvents destinés aux étudiants servites.

L'université de Bologne, dont la faculté de théologie avait été créée en 1362, fut très fréquentée par les étudiants de l'Ordre provenant de toute l'Italie et même de l'Allemagne. Le Chapitre général de 1402, reconnaissant probablement une situation qui durait déjà depuis plusieurs années et se faisant l'interprète d'une exigence assez répandue, détermina que «chaque province envoie un ou plusieurs étudiants à Bologne». C'est donc sur ce beau tableau que l'on termine le chapitre sur le 14^e siècle. Une fin de 14^e siècle qui avait vu, cent ans auparavant, – comme le montrent des documents dignes de foi – un des Fondateurs de l'Ordre, le très âgé saint Alexis, faire la quête dans les rues de Florence et prendre ensuite des deniers du fonds personnel (fruit de ses fatigues) pour soutenir les plus jeunes frères à l'université de Paris.

Couvents de l'Ordre cent ans après sa fondation

Le graphique démontre comment l'Ordre a pratiquement doublé en moins de cinquante ans (1304-1348). La rareté de la documentation ne permet pas, pour le moment, de risquer des nombres plus précis; c'est pourquoi nous avons mis quelques points d'interrogation.

Provinces 1304 1348 1404
 Toscane 712?12
 Patrimoine 101315
 Romagne 61113
 Lombardie 3712
 Venise 08?9
 Allemagne 41113
 Paris
 Total 30 63?74

L'interruption provoquée par la grande peste montre que, après plus d'un demi-siècle (1348-1404), les provinces étaient encore au nombre de 6 et les couvents à peine 74.

De ce nombre on a exclu Mont Senario (*voir l'explication donnée plus haut*), alors que son histoire reprend justement à partir de 1404, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Dates à retenir

- 1304 Le bienheureux Jacques de Città della Pieve meurt assassiné.
- 1305 Mort du bienheureux Joachim de Sienne.
- 1306 Frère Bonaventure de Pistoie reçoit la Profession de sainte Agnès de Montepulciano et de ses consœurs et la confirme comme abbesse de son monastère.
- 1309 Le pape français Clément V (1305-1314) transfère le siège de la papauté à Avignon: «captivité de Babylone de l'Église» jusqu'en 1377.
- 1310 Mort de frère Alexis Falconieri, un des Fondateurs de l'Ordre.
- 1314 Début du généralat de frère Pietro de Todi (1314-1344).
- 1315 Mort du bienheureux André de Sansepolcro.
- 1315 env. Mort des bienheureux Ubald de Sansepolcro à Mont Senario et Bonaventure de Pistoie à Orvieto.
- 1316 Fondation du premier couvent des Servites de Marie à Venise.
- 1317 À Todi, translation solennelle du corps de saint Philippe Benizi.
- 1318 env. Rédaction définitive de la *Legenda de origine Ordini*, due probablement à frère Pietro de Todi.
- 1326 Le nom du prieur provincial de Venise apparaît pour la première fois.
- 1327 Fondation du couvent de Gênes, le premier en Ligurie; fut le siège d'un Chapitre général en 1362.
- 1328 Mort à Sienne du bienheureux François. Peu de mois après, on y célèbre un important Chapitre général de l'Ordre.
- 1331 Premier couvent des Servites de Marie à Rome, à san Eusterio (depuis 1369 à San Marcello).
- 1334 Tentative d'excommunication contre frère Pietro de Todi, prieur général.
- 1341 Mort de sainte Julienne Falconieri. (Date conventionnelle).
- 1343 env. Mort du bienheureux Thomas d'Orvieto.
- 1345 Mort de saint Pérégrin Laziosi.
- 1346 Bulle pontificale *Regimini universalis Ecclesiae*. Fresque qui représente aussi saint Philippe Benizi, dans l'église servite de Todi (aujourd'hui, monastère des Clarisses).
- 1348 *La «grande peste» ou la «peste noire».*
- 1349-53 Le *Decameron* de Giovanni Boccaccio: dans un de ses «récits», il parle de Mont Senario.
- 1360 Fondation du couvent de Prague, en Bohême.
- 1362 Le prieur général, Vitale de Bologne, est nommé évêque d'Ascoli, puis transféré au siège de Chieti en 1363.
- 1374-96 Années du généralat de frère Andrea Manfredi de Faenza.
- 1374 Le pape Grégoire XI donne l'autorisation à l'Ordre de pouvoir fonder des couvents en

- Espagne et au Portugal.
1378 Début du «schisme d'Occident»; double élection papale à Rome et à Avignon.
1402 Le Chapitre général de Florence détermine que chaque province de l'Ordre envoie un ou plusieurs étudiants à l'université de Bologne.

ANTHOLOGIE

Des «*Legendae*» du 14^e siècle de deux bienheureux servites de Sienne, Joachim et François.

1. *De la vie et de la «Legenda» du bienheureux Joachim de Sienne (+ 1305).*

Joachim naît à Sienne. Son père et sa mère appartenaient à de nobles familles de la ville. Encore enfant et écolier, il manifeste un amour tout particulier pour la Mère de Dieu.

À quatorze ans, il voit en songe la Vierge Marie qui lui dit: «Cher enfant, viens à moi. J'ai vu combien tu m'aimes. C'est pourquoi, je te prends pour toujours à mon service». À son réveil, le saint enfant fut tellement frappé par cette extraordinaire vision de la Vierge qu'il décida d'entrer dans l'Ordre de ses Serviteurs.

Au couvent de Sienne se trouvait alors le prieur général de l'Ordre, Philippe, témoin et lumière du Christ, père d'une grande sainteté. Il accueillit l'adolescent.

Une fois entré dans l'Ordre, Joachim, le serviteur de Dieu s'adonne totalement à une vie de profonde humilité. Il aime particulièrement l'obéissance qu'il appelle la nourriture de l'âme.

Il est envoyé par saint Philippe au couvent de la ville d'Arezzo. Il y était depuis déjà un an quand se produit un événement particulier. Un jour, il part en voyage avec le frère Aquisto d'Arezzo, homme très connu. Comme la nuit était tombée et qu'il pleuvait très fort, ils se réfugièrent dans un hospice. Or, il s'y trouvait un infirme affligé depuis longtemps d'une grave maladie. L'entendant gémir de douleur, le bienheureux Joachim lui dit: «Frère, prends patience, car cette maladie t'apportera le salut». «Frère, répond celui-ci, il est plus facile de louer la maladie que de la supporter». Joachim réplique: «Je supplie le Dieu Tout-Puissant de te délivrer de ce mal et de me l'imposer à moi, son serviteur, pour n'en être libéré qu'au moment de la mort, afin que je porte toujours en mon corps la marque des souffrances du Christ». L'autre se lève sur-le-champ, parfaitement guéri. Mais le saint est aussitôt frappé d'épilepsie. Il en souffrira cruellement tout au long de sa vie et y gagnera presque la couronne du martyr.

Quand le Seigneur lui fit comprendre que le temps de sa mort était proche, Joachim pria le Très-Haut de le rappeler le jour même où le Sauveur quitta ce monde. Comme on allait célébrer la Passion, le Vendredi-Saint, il fit une demande au prieur: «Père, dit-il, le Seigneur va bientôt me rappeler de ce monde. Rassemblez les frères autour de moi, car je ne veux pas partir sans les avoir vus, et donnez-moi les sacrements de l'Église, bien qu'hier j'aie reçu avec vous le Corps du Seigneur». Mais le prieur fit peu de cas de ces paroles, toutefois il laissa auprès de lui quatre frères. Joachim se mit alors à prier sans arrêt. Puis, alors qu'on chantait la Passion et qu'on arrivait aux mots «Inclinant la tête, il remit l'esprit», il leva les yeux et, réconforté par la présence de ses frères, il rendit son âme au Très-Haut.

2. *«Legenda» du bienheureux François de Sienne (+ 1328).*

Le jeune François avait choisi spécialement comme mère et dame la Vierge glorieuse. Il lui témoignait une grande vénération d'esprit et de cœur, à tel point qu'il l'appelait toujours «sa Dame». Il priait avec ardeur pour obtenir l'humilité du cœur, la patience dans les adversités et la force dans sa lutte contre les ruses du malin.

Après la mort de sa mère, le jeune François, libéré pour ainsi dire de tous les liens qui l'attachaient au monde, décida de réaliser son profond désir. Il méditait en son cœur: bien volontiers il se serait retiré dans la solitude pour servir durant toute sa vie le créateur de l'univers et la glorieuse Vierge Marie, sa Dame.

À l'âge de 22 ans, François entra donc dans l'Ordre des Serviteurs de la Vierge pour son plus grand

bonheur, comme il le démontra durant toute sa vie. Ses frères et ses compagnons purent témoigner à quel degré de perfection il mérita de parvenir, grâce au Seigneur de toute sainteté.

Il était frugal dans ses repas, mais sans exagération: il disait en effet qu'à son «frère âne», c'est-à-dire à son corps, il ne fallait pas négliger de lui donner des aliments convenables, afin qu'il ne devienne pas récalcitrant ou arrogant, mais qu'il soit prêt et fort pour accomplir le bien. Et il ajoutait: «Nous savons que Dieu fait tendre toute chose au bien de ceux qui l'aiment».

En 1328, le jour de l'Ascension du Seigneur, après la messe, il se sentit très faible. Il pouvait difficilement se tenir debout. Il devait cependant aller prêcher au village de Prisciano, près de Sienne. Il alla donc s'agenouiller devant le prieur, lui demanda la bénédiction et l'absolution de tous ses péchés, et le pria instamment de lui remettre le bâton de voyage. Le prieur repoussait tant de marques de déférence. Il ne pouvait savoir ce qui se passait en François et il ignorait totalement le dessein du Seigneur. Le serviteur de Dieu lui dit: «Père, je ne sais pas quand je pourrai encore vous demander la bénédiction». Sur ces mots, rassemblant ses forces, il se mit en route, appuyé sur son bâton et sur le frère qui l'accompagnait. Arrivé à un trait de flèche hors des portes de la ville et incapable de se soutenir, il tomba sur le genou droit et dit: «Je t'aime, Seigneur, ma force: Seigneur, mon roc, ma forteresse, Dieu mon libérateur, le rocher qui m'abrite» (*Ps 17, 2-3*). Comme il avait coutume de répéter sans cesse la salutation angélique, il ajouta: «Je te salue, Marie, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi». Puis, toujours appuyé sur son compagnon, il voulut poursuivre son chemin pour être obéissant jusqu'à la mort.

Note

Les deux textes rapportés ci-dessus sont des extraits de l'Office des Lectures de ces deux bienheureux. Voir à la «Liturgie des Heures» au 3 février pour le bienheureux Joachim et au 12 mai pour le bienheureux François. Voir également la brochure n. 7 de la Collection «Panis Servorum»: Deux bienheureux de Sienne, Vicence, 1965.